

W I L L I A M S A R O Y A N

MAMAN, JE T'ADORE

*Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Annie Blanchet*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original : *Mama I Love You.*

© William Saroyan, 1956.

© Zulma, 2016, pour la présente édition.

© Annie Blanchet pour la traduction française. D.R.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Maman, je t'adore*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

*C'est pour Lucy Saroyan
que j'ai écrit ce livre – with love.*

I. AU REVOIR, MACARONI LANE

Mama Girl sortit de la salle de bains, avec sur elle juste ce qu'il faut pour cacher une aussi grande fille et demanda : « Quelle heure est-il ? »

— Huit heures.

— Huit heures moins dix ?

— Non, huit heures juste.

— À quelle montre ?

— À toutes les montres. Il est huit heures et tu es en retard, mais as-tu jamais été à l'heure de ta vie ?

— Oui. Quand tu es arrivée, moi, j'étais à l'heure ; toi tu te trouvais là, c'est tout.

— Je connais cette histoire par cœur, et crois-moi, de nous deux c'était moi qui n'étais pas en retard.

— Bon, eh bien, moi non plus alors. »

Ça, c'est le jour où je suis née, le jour où nous nous sommes rencontrées Mama Girl et moi, le jour où nous avons commencé à être amies. Nous avons toujours été amies depuis, mais nous nous disputons très fort au moins une fois par jour. Seulement, chaque fois aussi, nous nous réconcilions.

Nous habitons la même maison et nous sortons toujours ensemble, sauf quand c'est réservé aux grandes filles ; alors Mama Girl y va, et moi je reste, quelquefois avec une personne pour me garder, quelquefois avec

Mother Viola, qui est la mère de onze grands enfants, garçons et filles, et qui vient à la maison pendant les week-ends pour faire le ménage et regarder la télévision.

J'attendais Mama Girl dans sa chambre pour la voir se préparer, parce qu'elle fait ça tellement bien. Mieux que n'importe qui ! Mama Girl est toute rose, elle a les cheveux roux, et elle sait exactement comment on se fait belle. D'abord on prend un bain, puis on se met de la poudre, partout, ensuite on se maquille, et enfin on s'habille. Quand on a fait tout ça, on ressemble à une grande fille. Moi aussi je pourrais y arriver, seulement je suis encore toute plate, et pleine d'os, au lieu d'être tendre. Je pèse trente kilos et Mama Girl en pèse soixante. Elle a trente-trois ans, mais elle se fâche si je le dis.

« J'ai vingt-deux ans, et tu le sais bien.

— Si tu as vingt-deux ans, moi je ne suis pas encore née alors, puisque tu avais vingt-quatre ans à ma naissance. Tu me l'as dit toi-même.

— Je mentais, répond Mama Girl, je n'ai pas voulu te dire que je t'avais eue à treize ans, c'est tout.

— Ça oui, c'est un gros mensonge. »

Et Mama Girl ajoute :

« Tu as vu beaucoup de femmes de trente-trois ans, eh bien, est-ce que je leur ressemble ? »

Bien sûr que non. Elle ne ressemble à personne, et elle est même différente chaque semaine, quand elle revient du salon de coiffure. Chaque fois, ses cheveux changent de couleur et ses ongles aussi. Mama Girl a plus de tubes de rouge à lèvres, de poudre, et de choses comme ça, que n'importe quelle autre femme au monde.

Elle alluma une Parliament et s'assit sur le couvre-lit en velours rouge. Elle me regardait, souriait tout en fumant tranquillement.

« Tu ferais mieux de te dépêcher, dis-je.

— Non, j'ai déjà une heure de retard. Il me faudra une demi-heure en voiture pour aller là-bas, alors je peux aussi bien prendre mon temps et être vraiment en retard, au lieu d'un petit peu seulement.

— O.K.

— Qu'est-ce que Mother Viola a préparé pour ton dîner ?

— Elle n'est pas là.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas. Elle n'est pas encore arrivée.

— Oh non, dit Mama Girl. Elle ne peut pas me faire ça ! Elle sait que je compte sur elle. Je lui ai dit d'être là sans faute à sept heures. J'étais sûre qu'elle était arrivée pendant que je prenais mon bain.

— Eh bien non.

— À qui parlais-tu alors ?

— À Deb.

— La fille de Mrs. Schlomb ?

— Deborah Schlomb.

— Depuis quand parlez-vous comme des grandes personnes ?

— On parlait comme des grandes personnes ?

— Oui, j'ai cru qu'il s'agissait de Mother Viola. Que se passe-t-il ? Pourquoi n'est-elle pas ici ? »

Mama Girl prit le téléphone qui a au moins dix mètres de fil, composa le numéro et attendit ; pas de réponse. Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier rose sur lequel il y a des mots écrits en français, et puis elle se mit à réfléchir. Je devine toujours que Mama Girl est en train de réfléchir quand l'agitation s'arrête autour d'elle, et que tout devient différent.

« Qu'est-ce qui arrive, Mama Girl ? »

Elle sourit un peu, ouvrit les bras ; je me jetai contre elle et elle me serra très fort.

« Ma petite Grenouille, ma petite Fleur, ma petite Sauterelle... »

Voilà, elle était triste, j'en étais sûre. Elle m'appelle toujours sa petite ceci, sa petite cela, quand elle est triste. Elle prit le téléphone et composa vite un numéro. Et puis elle se mit à parler avec une drôle de voix – au sujet d'avions et d'horaires – et pas pour demain, pour ce soir – n'importe quelle heure ce soir. La personne à qui elle parlait ne devait pas connaître les horaires pour ce soir ; finalement elle obtint ses renseignements. Elle raccrocha et demanda un autre numéro. « Clara, dit-elle, je ne peux pas venir, je suis désolée. Il est arrivé quelque chose. Je prends l'avion ce soir pour New York ; oui, ce soir. C'est urgent. Oh, je ne sais pas pour combien de temps. Peut-être un mois, peut-être plus, peut-être moins. Bien entendu j'emmène madame Nijinsky. » Elle écouta un instant et puis : « Ne quitte pas, je vais le lui demander. » Et se tournant vers moi : « Clara t'invite chez elle pour trois semaines, un mois, le temps que je passerai à New York. Est-ce que ça te plairait ?

— Non, merci, dis-je, et tu le sais bien, pourquoi me demandes-tu si j'ai envie d'aller habiter chez Clara ? Elle m'appelle madame Nijinsky, elle triche aux cartes et puis elle dit que c'est moi qui triche.

— C'est ma meilleure amie, répondit Mama Girl.

— Pas la mienne, et puis j'ai envie de partir avec toi. »

Mama Girl dit à Clara : « Elle t'envoie au diable, mais je trouve que tu es très gentille de l'inviter. Je t'appellerai à mon retour. » Mama Girl raccrocha, et se mit à courir partout à la recherche des valises, me criant en même temps de faire ceci et cela, de débrancher le frigidaire, de fermer la porte de derrière et les autres portes, et de penser à mes robes et à ma brosse à dents. Voilà comment nous avons pris l'avion pour New York, au lieu que Mama Girl

aille à une soirée et que moi je reste à la maison avec Mother Viola.

2. L' « ÉTOILE D'IRLANDE »

Mama Girl est actrice ; voilà pourquoi nous avons pris l'avion pour New York. C'est là que se trouve le vrai théâtre. Dans l'avion – un appareil de la TWA qui s'appelait « Étoile d'Irlande » (j'ai lu son nom toute seule en montant les marches qui mènent à l'ouverture qu'on a faite dans le corps du gros papillon) – Mama Girl me dit : « Il faut que je me trouve un bon rôle dans une bonne pièce. Je ne rajeunis pas, tu comprends, la saison commence et il faut que je sois sur place pour obtenir un rôle intéressant. J'ai beaucoup travaillé et je sais que je suis prête ; ce n'est pas comme l'année dernière quand je suis allée seule à New York et que tu es restée à la maison avec Tante Bess pendant deux longs mois ; j'ai lu des rôles et des rôles mais je n'ai pas pu jouer parce que je n'étais pas prête. Mais maintenant si, et c'est pour ça que je t'ai emmenée au lieu de demander à Tante Bess de venir s'occuper de toi, parce que cette fois je sais que j'aurai ma chance, et que je réussirai, et ensuite je t'achèterai beaucoup de robes neuves et tout ce que tu voudras, alors tu vois, tu n'as plus qu'à dormir tranquillement. »

J'étais bien trop surexcitée pour dormir. L'avion était secoué sans arrêt, et puis il y avait ce bruit que font tous les avions, et les allées et venues des voyageurs.

« Mes poissons rouges, dis-je, qu'est-ce qu'ils vont devenir ? »

Mama Girl m'a acheté deux petits poissons rouges dans

deux petits bocaux un jour au Woolworth, pour trente-cinq cents pièce, et voilà qu'ils étaient restés tout seuls sur la coiffeuse de ma chambre avec un paquet de dix cents de nourriture pour poisson à côté d'eux, et personne pour le leur donner.

« Ces damnés poissons rouges, dit Mama Girl.

— Retire ce que tu viens de dire, comment peux-tu parler ainsi de Boy et de Girl, alors que ce sont mes meilleurs amis et que je me suis occupée d'eux toute l'année ?

— Tu les as depuis un mois environ. Je n'aurais jamais cru qu'ils vivraient aussi longtemps. Je les ai achetés parce que les bocaux à eux seuls valent plus de trente-cinq cents pièce.

— Qu'est-ce que ça peut me faire pourquoi tu les as achetés ? Je les adore et j'exige que tu retires ce que tu as dit.

— Je retire, dit Mama Girl, je télégraphierai à Clara pour lui demander d'aller leur donner à manger une fois par semaine.

— Deux fois par semaine.

— Deux fois, c'est entendu.

— N'oublie pas.

— Non, je n'oublierai pas.

— Écris-le. »

Si Mama Girl n'écrit pas, elle oublie, mais quelquefois elle oublie aussi ce qu'elle a noté. Elle passe son temps à prendre des notes.

Mama Girl ouvrit son sac, sortit son carnet et son porte-mine en argent, et écrivit : Télégraphier Clara nourrir poissons rouges.

« Et maintenant, plus rien ne te tracasse ?

— Si. Imagine qu'on ne te donne pas ta chance ?

— J'aimerais que tu ne poses pas de questions pareilles. Il faut que ce soit cette fois-ci, autrement ce sera trop tard.

— Trop tard pour quoi ?
— Pour devenir une grande actrice.
— Tu n'en es pas une déjà ?
— Si, mais pas au théâtre. J'ai fait un peu de télévision, mais ça ne compte pas. Des rôles idiots, des pièces idiotes, des metteurs en scène idiots. J'en ai assez de la télévision. Il faut que je trouve un rôle au théâtre.

— Pourquoi ?
— Pour devenir célèbre.
— Tu n'es pas déjà célèbre ?
— Pas tout à fait. Je suis toujours "la plus jolie fille de la soirée", je rencontre tous les producteurs et les metteurs en scène, et les écrivains, et les acteurs, mais personne ne bondit pour me dire qu'il a absolument besoin de moi pour sa pièce, personne. Et j'en ai assez de tout ça. Il me faut ma chance cette fois. Et tu dois y croire, pour qu'elle me sourie.

— O.K.
— Tu es une gentille petite fille.
— Je suis sûre que tu vas trouver un rôle sensationnel et que tu seras dix fois plus célèbre que Marilyn Monroe.
— Il y a des filles qui ont toutes les chances.
— Mais tu aimes bien Marilyn, n'est-ce pas ?
— Bien sûr, c'est une très gentille fille ; mais tu te rends compte de sa veine !
— Tu en auras plus qu'elle !
— Fais une prière pour moi, et puis endors-toi. Il est plus de minuit. »

Je fermai mes yeux très fort et je vis beaucoup de couleurs orange, mais je n'aimais pas ce bruit que l'avion était obligé de faire pour nous emmener jusqu'à New York.

« Comme tu es sage, dit Mama Girl, est-ce que tu as prié ?

— Oui, dis-je, sans ouvrir les yeux parce que c'était amusant de regarder les couleurs orange et noires.

— Et qu'est-ce que tu as dit ?

— Faites que Mama Girl soit célèbre et qu'elle ait du succès, comme elle le désire, et je serai très gentille avec les vers de terre.

— Mais tu n'es pas méchante avec les vers ?

— Bien sûr que non.

— Eh bien alors pourquoi as-tu promis d'être gentille avec eux ?

— Oh, Mama Girl, tu ne connais vraiment rien aux prières ! On commence toujours par demander quelque chose, et puis on promet quelque chose en retour.

— Ah bon. Mais à quels vers pensais-tu ?

— À ceux du jardin. Je ne les écrase jamais. Je les regarde seulement se tortiller et courir se cacher.

— Est-ce que tu dors ?

— Comment pourrais-je parler si je dormais ?

— Je voulais dire : es-tu presque endormie ?

— Je crois que oui.

— Bonne nuit, alors.

— Bonne nuit. »

Mais je déteste le bruit des avions, et les secousses, et je ne me sentais pas du tout comme à la maison quand je suis couchée dans mon lit et que je peux m'étirer entre les draps frais, et me rappeler des histoires. La plupart des petites filles détestent les sorcières. Moi, je les adore. Dans les histoires elles rendent tout passionnant. Je n'aime pas les histoires sans sorcières. Deb dit qu'il n'y a pas de sorcières. Moi je dis qu'il y en a. Nous nous disputons et nous ne nous parlons plus pendant un après-midi entier quelquefois, et puis Deb me dit : « Ça va, les sorcières existent ! » Ou alors c'est moi qui dis : « Ça va, les sorcières n'existent pas, mais qu'est-ce que ça change ? Il y en avait

autrefois, puisqu'on en parle dans les livres. » Et puis nous nous réconcilions.

Une véritable sorcière avec un long nez pointu couvert de verrues et de poils me vit et ricana. J'eus très peur, « voilà la preuve que les sorcières ça existe », pensai-je, et puis je m'endormis.